

proclame qu'ils s'en retournent au pays tout rayonnants de gloire."

4 septembre — *Sr M. Florentine.* — " Le Dr Eve, resté à Key West pour surveiller les intérêts du gouvernement, pensionne encore ici. Il nous est tout dévoué et il suit nos sœurs malades avec un grand intérêt. Ce bon monsieur tient à ce que nos maisons nous soient remises dans un ordre parfait " Il y va de l'honneur du gouvernement, dit-il, que les choses soient faites ainsi ". Il a écrit à Washington à ce sujet. " Je tiendrais à voir à cela moi-même, m'a-t-il dit encore. Ayant été sur les lieux je suis plus en état qu'aucun autre de vous faire rendre justice ".

18 septembre — *Sr M. Florentine.* — " Au sujet de la guerre, laissez-moi vous dire que j'ai toujours trouvé extrêmement regrettable que les Américains aient épousé la cause des Cubains. Je suis convaincu que si le congrès avait su au mois de février ce qu'il sait aujourd'hui, il n'aurait jamais pris la responsabilité de cette guerre injuste et cruelle. Mais je crois qu'il faut s'en prendre moins aux autorités qu'à la presse qui ne cessait de soulever le peuple. La trop grande liberté de la presse et la soif insatiable de l'or, voilà à mon avis les deux principales causes de cette malheureuse guerre. Qui dira toutes les souffrances, tous les deuils qu'elles occasionnés ? . . . Je tiens en main une pile de lettres qui m'ont été adressées par les membres de familles éplorées : c'est une épouse inquiète du sort de son époux ; une mère à la recherche d'un, de deux, de trois fils, etc. Il faut lire ces pages pour avoir une idée de la désolation des foyers.

Au commencement de mai, une demoiselle McFarland m'écrivait de New York, au nom de sa mère : " J'apprends que votre maison est ouverte à ceux de nos vaillants soldats qui pourraient être blessés ou qui pourraient tomber malades sur le champ de bataille. Si mon fils chéri venait à être envoyé à votre hôpital,